

GILDA PIERSANTI

VERT PALATINO

un printemps meurtrier

roman



LE PASSAGE

Rome, dimanche 29 avril 2001

Couverture : Julien Levy

© Le Passage Paris-New York Editions, 2005

*E il tuo volto ebro
è molle di pioggia
come una foglia¹*

Gabriele D'Annunzio,
La Pioggia nel pineto, v. 56-58

Elle manqua la dernière marche et s'agrippa à la grille. En principe, il fallait des clés pour entrer. En montant jusqu'au dernier étage, Mariella se doutait que ce serait fermé.

Ce qui caractérise l'habitant de Corviale, l'avait-on prévenue à sa première visite, est avant tout la possession d'un gros trousseau de clés : clés pour franchir, par exemple, les différents barrages qui découpent en tronçons les couloirs lancés d'un bout à l'autre du fameux « Palais Kilomètre ». Ces couloirs, virtuellement infinis, lignes droites d'un rêve d'architecte brisé par les habitants en segments rigoureusement séparés, composent un espace envoûtant ou cloîtré, mais jamais reposant. Cette vision tardive du rationalisme local, cette unité d'habitation urbaine en bordure de campagne romaine, conçue comme une muraille à la périphérie

occidentale de la ville, fut couverte, telle une affiche, d'une façade de neuf cent soixante mètres. La légende veut qu'en 1982, lorsque les premiers habitants commencèrent à s'engloutir dans le ventre du Colosse couché, l'architecte en chef se soit suicidé.

Combien de fois était-elle montée sur les terrasses, la petite Sara ?

La pluie, oubliée le temps de grimper les dix étages du bloc numéro 3, dévalait la petite pente au-delà de la grille. Elle avait déjà fait demi-tour lorsqu'elle entendit crisser l'acier : on avait oublié de refermer à clé. Un déferlement de gouttelettes s'abattit sur son visage comme pour la défier d'aller plus loin. Tant pis, le mal était fait, elle n'allait pas se laisser impressionner par la baignade.

Le déluge durait depuis trois semaines, Mariella n'était pas de ceux qui se réfugiaient sur l'Arche. Et puis elle avait toujours eu cette obsession de la pluie : ça lui plaisait de voir le ciel se vider de toute son eau et la terre s'en imprégner, s'en abreuver, s'en imbiber jusqu'à la recracher comme une éponge hors d'usage. Le Tibre ne cessait de monter, il atteindrait bientôt des niveaux historiques. Déjà les journaux faisaient ressurgir dans leurs chroniques la fameuse crue de 1900 ; cet acharnement torrentiel hantait le sommeil des riverains.

Par un temps pareil, qu'allait-elle faire sur les terrasses, la petite Sara ?

Les pigeons avaient fui le sommet des demi-cylindres translucides bleu pétrole qui scandaient la façade de béton. Ici, ils se hissaient plus haut que dans les autres quartiers de la ville. Dans l'intention de l'architecte, ces demi-cylindres placés devant les cages d'escalier géantes de chacun des cinq blocs de Corviale devaient s'éclairer comme des phares dans la nuit. Mariella n'ouvrit pas son parapluie tout de suite.

De ses orteils s'échappait un clapotement sourd, le jean mouillé collait à ses cuisses, le blouson durcissait sur son corps comme une écorce. Aucun doute, elle était cinglée. Plus elle convenait que la seule chose sensée était de rebrousser chemin, plus ses membres s'y refusaient. Une gifle d'eau ventée l'obligea à fermer les yeux. Après avoir jeté son blouson sur une vasque du lavoir désaffecté, elle se décida enfin à ouvrir son parapluie.

La petite Sara suivait des cours de danse : « très douée », avait dit sa mère.

Le bruit de la pluie couvrait maintenant celui des téléviseurs allumés pour le match retour du derby Lazio-Roma. Ce dimanche soir, à Corviale comme dans tous les autres quartiers de la ville, les ménages sacrifiaient au plus respecté des rituels. Le match était retransmis en direct sur la chaîne payante *Stream* ; réunis chez leurs amis abonnés, les *tifosi* partageaient des instants de communion intense comme à l'époque des premiers postes de télé, quand le public vouait un culte à *Lascia o raddoppia*² ou *Il Musichiere*.

Pour peu qu'on l'eût initiée, Mariella aurait elle aussi volontiers participé à la fébrilité ambiante. Et choisi son camp. Sauf que personne ne semblait s'émouvoir de son incompetence en matière de football, en ce printemps de *Scudetto*³ attendu jusqu'à la déraison. Elle n'osait pas demander à ses collègues un cours abrégé de *tifoseria*; d'ailleurs, elle avait vite compris que la passion du foot n'est pas question d'apprentissage, mais bel et bien prédisposition opiniâtrement cultivée au virus du ballon rond. Elle ressentait parfois une certaine sympathie envers tous ces malades, tout en les considérant comme des *aliens*.

– Cette fois ou jamais! s'était exclamé le commissaire D'Innocenzo devant la brigade Criminelle au complet.

– Dix-huit ans que j'attends ce moment! avait approuvé Salesi, nouveau venu dans la brigade. Quel homme saurait attendre dix-huit ans la femme de sa vie?

– Le même qui en a déjà attendu quarante et un! l'avait nargué Genovese, supporter, lui, de la Lazio.

Mariella n'avait pas saisi l'allusion, mais elle ne faisait pas vraiment partie des « hommes ». Compatissant, Genovese lui avait expliqué plus tard que la Roma n'avait gagné que deux fois le championnat d'Italie : en 1942 et en 1983.

Au fond, ces derniers mois, l'engouement de ses collègues pour le foot l'arrangeait. Il y en avait même qui oubliaient de débiter leurs plaisanteries habituelles, souvent plates, parfois lourdes. Le *Scudetto 2001* polarisait l'attention, même pendant le service. Depuis ce fameux derby du 17 décembre 2000, gagné grâce à l'auto-goal

d'un défenseur de la Lazio, équipe arborant sur ses maillots le *Scudetto 2000*, les supporters de la Roma avaient acquis une foi à toute épreuve en l'évidence de leur victoire. Comme s'il s'agissait d'un signe du destin! À partir de ce match fatidique, Paolo Negro, l'auteur du fameux auto-goal, qui avait reçu le ballon sur la tête avant de le voir rebondir dans les filets, était invariablement applaudi dans les derbies par ses ennemis aux couleurs jaune et rouge chaque fois qu'il touchait le ballon.

– C'est notre année! avait tonné D'Innocenzo. Et cela avait sonné comme un ordre. Même Genovese, l'unique supporter de la Lazio à la Criminelle, n'avait pas osé contrarier le patron.

Pourquoi était-elle montée toute seule sur les terrasses, le soir de sa disparition, la petite Sara ?

À en juger par le silence descendu comme une pierre tombale sur les mille deux cents appartements de Corviale, le match devait se dérouler sans grands événements. Une odeur de ciment mouillé montait du sol, Mariella crut entendre un bruit. Un bruit bizarre, comme celui d'un sac en plastique secoué. Mais il n'y avait pas de sac sur les terrasses, et personne d'autre qu'elle-même. Elle sortit un kleenex, s'essuya le visage, puis s'appuya sur le parapet. D'où elle se trouvait, Corviale se présentait comme le dernier bastion de la ville face à l'étendue de la campagne romaine. Le ciel avait gommé l'horizon, la vue rétrécissait sous la lumière déclinante; à l'ouest,

par beau temps, on apercevait la mer. Le rideau de pluie se rapprochait, de plus en plus noir.

La mère avait déclaré que la petite Sara était montée sur les terrasses, un peu avant le dîner, récupérer un gilet qu'elles avaient oublié aux lavoirs la veille.

Plus de couchers de soleil sur la ville : ils désertaient le ciel depuis que cette flotte semait le désordre en renouvelant ses invasions barbares. Comme pour apaiser la colère de Dieu, le pape venait de décider qu'une grande messe serait célébrée le dimanche suivant dans la basilique Saint-Pierre. Déjà, en l'année 1870, lorsque la capitale de l'Église était devenue la capitale du tout nouveau royaume d'Italie, les Romains terrorisés par une crue mémorable du Tibre s'étaient persuadés que Dieu voulait punir les hommes pour avoir violé le pouvoir temporel du pape.

« Non, il ne pleuvait plus, avait affirmé la mère. Il venait tout juste d'y avoir une accalmie. Et comme la petite connaissait bien les terrasses... » Sara accompagnait sa mère partout ; sur les terrasses, elle faisait ses exercices de danse tandis que sa mère s'occupait du linge.

Légèrement penchée sur le parapet, Mariella s'accrochait à son parapluie ; il ferait bientôt complètement noir. Soudain, une détonation, une explosion de joie farouche, un grondement de voix décousues.

La Roma venait de marquer son premier but.

Des filaments de sang caillé traînaient dans un coin du ciel, elle attendrait que l'obscurité les engloutisse avant de redescendre. Elle n'en eut pas le temps. Le ciel et la campagne disparurent brusquement de son champ de vision. Le parapluie s'envola. Elle porta fiévreusement ses mains à la gorge. L'air contenu dans le sachet en plastique qui venait d'emprisonner sa tête, et que des doigts d'acier nouaient autour de son cou, s'épuisa en un souffle.

Prise de convulsions, un fragment de raison lui signifia combien il serait vain d'essayer de contrer la force des mains inconnues décidées à l'étouffer. Elle concentra alors toute son énergie, plia violemment sa jambe droite vers l'arrière et assena un coup de talon dans les couilles de son agresseur. L'étreinte meurtrière se relâcha subitement. Elle eut l'instinct d'arracher le sac en plastique et de le balancer dans le vide. Mais l'agresseur bloqua Mariella contre le parapet. Jambes emprisonnées entre des jambes inconnues, plus grandes et plus fortes que les siennes, Mariella considéra un instant le vide du haut des dix étages qu'elle venait de grimper. Le corps immobilisé contre le muret, les bras tordus dans le dos par des mains comme des tenailles, elle s'abandonna de tout son poids sur l'hercule. Il la ramassa comme un paquet qui lui serait tombé des mains. Elle suffoquait de peur. Il allait la propulser par-dessus le muret, elle allait suivre le sort du sac en plastique, sauf qu'elle flotterait dans l'air beaucoup moins longtemps.

Soudain, une rage s'empara de ses membres engourdis : qu'elle puisse au moins se défendre de ce salaud

qui l'attaquait de dos ! Mariella se redressa d'un bond. Dans l'impossibilité de se retourner, elle lui envoya un coup de tête, en visant le plus haut possible pour ne pas rater le nez. L'agresseur lâcha prise une nouvelle fois, se mit à pisser du sang et à cracher des jurons à la pelle. Libérée, Mariella se retourna aussitôt, aperçut une chevalière sur la main qui tentait d'arrêter le flux. Une capuche noire cachait le haut du visage de l'inconnu. Un instant, elle vit un rayon briller sur le lobe de l'oreille gauche que la capuche ne couvrait pas complètement : une boucle d'oreille, peut-être un diamant. Sous la pluie battante, elle traversa la terrasse en diagonale, se précipita vers la sortie et claqua la grille derrière elle.

Dans les escaliers, des huées rythmées par le son de mille trompes s'échappaient de tous les appartements.

S'étant ressaisi, l'inconnu s'élança aux troussees de sa proie en fuite. En dévalant les étages, Mariella hurlait à se faire éclater les poumons, mais ses cris se perdaient dans la marée haute du match. À chaque étage, les deux coursives parallèles desservant les appartements étaient fermées à clé : impossible de s'y engouffrer, de frapper aux portes. La cage d'escalier n'en finissait plus de se dérouler sous ses pieds, volées de marches sur volées de marches. Dans son affolement elle se disait que jamais elle ne gagnerait la sortie, que mieux valait arrêter tout de suite sa course inutile et tenter de faire face à l'inconnu. Mais le souvenir des doigts d'acier autour de son cou ne l'encourageait pas à se mesurer à l'agresseur. Elle continua alors ses vocalises affolées, dans l'unique espoir que l'autre abandonne sa poursuite de peur d'attirer du

monde. Mais celui qui la traquait ne connaissait pas la peur. La peur était toute pour elle, qui lui mettait des ailes aux pieds et un haut-parleur dans la gorge. Malheureusement, elle n'avait aucune chance d'être entendue par qui que ce soit, en cette soirée de derby Lazio-Roma, qui agglutinait les habitants de Corviale et la ville tout entière devant les petits écrans.

C'est exactement la réflexion qu'elle s'était faite, au moment d'aller fureter sur les terrasses de Corviale, tout en haut du bloc où habitait, neuvième étage côté campagne, madame Longo, la mère de la petite Sara disparue depuis deux jours, le vendredi 27 avril.

2.

Scendeva dalla soglia d'uno di quegli usci, e veniva verso il convoglio, una donna...Portava essa in collo una bambina⁴...

Alessandro Manzoni, *I Promessi sposi*, ch. 34

Tous les jeudis et les vendredis soir, au rez-de-chaussée du bloc numéro 3 de Corviale, la salle du cercle du troisième âge se transformait en salle de bal. Une quarantaine de seniors venant de différents endroits de la ville, et même des environs, fréquentaient ce lieu réputé, symbole de fierté et phare d'espoir pour le quartier tout entier. La presse, toujours zélée lorsqu'il s'agissait de cracher sur le monstre de l'architecture moderne, faisait volontiers une exception pour les activités associatives de ses habitants, et en particulier pour l'association du troisième âge qui avait réussi à se forger une image flatteuse auprès d'une population âgée et désireuse de se divertir. On comptait nombre de mariages heureux issus des rencontres dansantes organisées par ce cercle. La salle avait été visitée plusieurs fois par des voyous, qui avaient emporté un matériel aussi varié que chaises, pots de fleurs, bouteilles d'anisette, prises électriques, CD

et jeux de société, ce qui expliquait les grilles aux fenêtres et les gros cadenas protégeant la porte d'entrée. Donnant directement sur la campagne, une terrasse agrémentait les locaux; à la belle saison, les habitants du côté ouest pouvaient se régaler non seulement d'une palette sonore étonnamment vaste mais aussi du spectacle des virevoltes en plein air d'hommes et de femmes entre soixante et quatre-vingt-cinq ans. Ces surprises-parties affichaient un répertoire à faire blêmir des bien plus jeunes : slow et tango, bien sûr, mais aussi samba, twist, rock and roll, bossa-nova, et même boogie-woogie. Deux fois par an, à Noël et à *Ferragosto*, une reine et un roi du bal étaient élus et leur photo était publiée dans la rubrique locale du quotidien le plus lu du pays. Un mur était complètement recouvert de coupures de journaux illustrant la réputation du cercle; un autre, de photos prises à l'occasion des rencontres dansantes.

Cesare Nardelli traînait sa jambe d'un bout de la salle à l'autre, occupé à ses rangements; de temps en temps, il jetait un œil à l'écran, puis lâchait un commentaire à voix haute. Il était pourtant tout seul, ayant répété à tout le monde, la veille, qu'il n'était pas question de revenir sur les décisions prises par la présidence du cercle; il ne fallait surtout pas fomenter la discorde parmi les membres de l'association en leur laissant suivre les derbies sur place. Car les supporters des deux équipes romaines, l'AS Roma et la Lazio, faisaient preuve d'une violence qui seyait mal à leur âge. Et aussi à leur santé, la preuve! En l'an 2000, lors du dernier championnat national de football, un de leurs plus jeunes membres,

Casimirri Vittorio, âgé de soixante-trois ans, était mort d'un infarctus alors qu'il suivait dans la salle commune le derby qui avait énergiquement opposé les *tifosi* des deux équipes romaines. À la fin du championnat, lorsque la Lazio avait remporté le *Scudetto 2000*, Casimirri, supporter de l'équipe victorieuse, avait reçu des hommages dignes d'un soldat mort au champ d'honneur.

À la suite de cet accident, Cesare Nardelli, président du cercle du troisième âge, avait décidé qu'aucun match ne serait plus suivi en direct dans la salle commune. Il avait commencé alors à regarder les derbies tout seul, s'attardant dans la salle les jours de match, sous un prétexte ou sous un autre. Ce dimanche-là, il était censé préparer la rencontre du lundi matin avec les employés de la Ville, qui venaient vérifier le bien-fondé du montant de la subvention demandée par l'association. On avait surtout besoin de deux armoires en métal, munies de clés, pour y ranger la nouvelle chaîne hi-fi, un ordinateur et quelques bouteilles.

Bien qu'il se plût à laisser courir le bruit d'une surdité irréversible, ce qui l'arrangeait dans bien des occasions, Cesare avait entendu le boucan que faisait Mariella en dévalant les escaliers. Il baissa le son de la télévision et sortit précipitamment de la salle, juste à temps pour recevoir dans ses bras l'inspecteur principal, qui faillit le renverser. Il la connaissait de vue : elle était déjà venue à Corviale, la veille, et avait questionné beaucoup de monde au sujet de la disparition de la petite Sara.

Il n'eut pourtant pas le temps de s'abandonner à la surprise d'une rencontre aussi mouvementée car, tout

en haut de l'escalier, il aperçut un grand costaud entièrement habillé de noir. Son visage à moitié caché était barbouillé de sang. Immobile, l'inconnu les dévisagea un instant tous les deux, puis tel un plongeur effectuant le saut de l'ange, il dévala les escaliers bras écartés. Les ayant rejoints en moins de temps qu'il ne leur fallut pour réaliser qu'il s'élançait sur eux, il les projeta violemment à l'intérieur de la salle, tout en protégeant son nez ensanglanté. Cesare resta debout grâce à sa canne, mais Mariella tomba de tout son long. L'inconnu s'éclipsa dans la rue. Ce que Cesare répéta le lendemain, d'abord au commissaire Capuano du commissariat de la XV^e circonscription, ensuite au commissaire D'Innocenzo de la *questura* de Rome.

L'individu en noir disparu dans la nature, Cesare s'affaira à chercher un remontant pour la jeune femme. L'inspecteur principal préférant du lait froid, la bouteille de porto regagna le local qui faisait office de cuisine lorsque l'association organisait ses dîners dansants. N'ayant pas aperçu de chaises dans la salle (Cesare les avait déjà rangées dans un débarras fermé à clé), Mariella s'accroupit à même le sol, face à la télévision. Peu à peu son cœur retrouvait un rythme normal, tandis que son corps continuait à trembler; elle souffrait de partout, surtout au coude du bras droit sur lequel elle était tombée.

L'avait-on suivie jusqu'à Corviale? Ou bien son agresseur se trouvait-il déjà sur place? L'avait-elle dérangé? Dans ce dernier cas, qu'y faisait-il et qui était-il? Dans le premier : qui était-il, pourquoi lui en voulait-il et